



Là-bas si j'y suis

Tout juste remis des 250 kilomètres du "Kalahari Augrabies" en Afrique du sud, membre émérite de l'AFA Feyzin-Vénissieux Rudolphe Geoffroy est un "ultra trailer" : sa vie, c'est la course à pied, partout, tous les jours, dans les Grandes Terres pour se rendre au travail, ou dans le désert.

Six entraînements par semaine minimum, deux à cinq heures par jour. Les dimanches, été comme hiver, avec le sac à dos ad hoc "pour s'habituer". Un gentil petit dénivelé en famille cet été du côté de Barcelonnette par ci. Un marathon de St Priest, d'Annecy, ou 42 kilomètres à la St Jean par là... Les grosses chaleurs de septembre dernier ? Une bénédiction pour Rudolphe Geoffroy, "ultra trailer" qui ne part jamais courir au soleil sans ses 9 kilos de barda dans le dos. Dans ce sac, s'empile la nourriture lyophilisée patiemment préparée, par les enfants, pour assurer le régime de cosmonaute de rigueur durant une semaine de course en "auto-suffisance alimentaire".

Rudolphe Geoffroy court à pied, non seulement toute l'année plus ou moins près de chez lui, par exemple tous les jours pour aller et s'en revenir du travail, mais aussi loin de par le monde, côté hémisphère sud. Sa dernière course : du 8 au 16 octobre

dernier, 250 kilomètres en six étapes, dans le désert du Kalahari, en Afrique du sud.

Une course « amortie par des sponsors, dont la clinique mutualiste des Portes du sud », précise l'ultra-coureur de fond, « je dois remercier aussi le club de l'AFA Feyzin-Vénissieux, son président Jean Louis, et Daniel, mon entraîneur qui m'a permis d'arriver au bout. » Tous connaissent ma passion pour la course, depuis que j'ai couru le 23^e Marathon des sables de 2008 », continue Rudolph, « une course de 250 kilomètres, toujours avec le sac à dos chargé de nourriture pour sept jours, le sac de couchage et des vêtements. » A la différence de ce - relativement

célèbre - Marathon des sables du Maroc, très structuré, « la Kalahari, plus intime, n'engage qu'une cinquantaine de coureurs. Il y a moins d'assistance, moins de logistique : c'est l'aventure. » Tout se ressemble dans le désert accidenté du Kalahari, les montagnes, le sable, plus rouge que dans le Sahara, et puis aussi des vignes, des orangers, des clôtures à perte de vue, la savane, le bush : « J'y ai vu un cobra noir, et des singes par centaines. Des girafes. Lors de l'étape du jeudi, je me suis perdu. La nuit tombait très tôt, vers 5h30-6h. Deux italiens m'ont récupéré ; à un moment, nous avons entendu un lion rugir : ce n'était pas la bonne direction. »

Le désert, cet envoûtement

intransmissible où l'ultra trailer va perdre volontiers "la notion de tout", pour trouver la solidarité entre sportifs individualistes. Il en est revenu fourbu, déphasé, la plante des pieds en sang. Un périple futur au Costa Rica, peut-être au Laos... entre Simandres et Grandes Terres, on y pense sérieusement au moins six fois par semaine, en petites foulées de deux à cinq heures par jour dès cet hiver, histoire de ne pas se déshabituer de l'inguérissable joie "d'aller voir ailleurs si j'y suis." □

